

Isabelle Estournet-Djehizian

Les confidences d'une petite chandelle

Publié aux éditions La Griffe de Vinaya, *Momig* d'Isabelle Estournet-Djehizian est un de ces ouvrages inclassables où l'on passe du conte pour enfant au récit poétique, ponctué des magnifiques tableaux d'Hovannès Haroutiounian, en forme d'aveu chuchoté, celui d'une femme qui, au détour de la cinquantaine, renoue avec soi-même à travers son arménité au moment où se dénoue le dernier lien avec elle, la mère. Livre en forme de cadeau au lecteur.

« Bonjour, c'est moi... Moi, rassemblée, reconstituée, recomposée. » La suite est la chronique du lent assemblage de ce puzzle que l'on appelle le « je » et dont les pièces sont les souvenirs de soi-même éparpillés par le cours de la vie, laquelle nous fait croire, par une de ces ruses de la raison détectées par le philosophe Hegel, que l'on y avancera mieux quand on en oublie le sens, sans savoir que l'on se perd quand on l'a perdu. Sens retrouvé, enfoui, d'abord insaisissable, dont la recherche obéit toujours au vieil adage selon lequel on sait où l'on va quand on sait d'où l'on vient. Retour aux origines donc, dormant dans l'ombre des tiroirs, vieilles lettres indéchiffrables parce qu'écrites en arménien, antiques passeports, actes de naturalisation soigneusement conservés, disques 78 tours ou photos sépia, au dos desquelles on redécouvre le nom des oncles et des cousins que le hasard des visas Nansen a transplanté aux Amériques, celui de la tante restée au Liban après l'orphelinat d'Alep et ceux des grands-parents dans leur jeunesse, jour de nocé parfois, immortalisés sur fond de carton-pâte dans un atelier d'Adana d'avant 1915, date en deçà de laquelle le décor n'est qu'un

grand noir et après laquelle l'histoire reprend un nouveau visage, tanné par les marches forcées dans le désert, émacié par des nuits sans sommeil dans les chambres des orphelinats mekhitaristes, jaunés par la houle au



Momig d'Isabelle Estournet-Djehizian, Éd. La Griffe de Vinaya, 25 €, www.momig.fr



Nu bleu. Regard posé sur elle par un Arménien d'Erevan.

fond des soutes de l'exil, et mois et années ridé par des heures de travail dans les ateliers de chaussures étouffant d'acétone au quartier des Carmes à Marseille. Et au fur et à mesure que ce nouveau visage se forme, le naufrage devient retour à la vie. Le poème en prose d'Isabelle Estournet-Djehizian (car c'en est un) ne raconte rien d'autre que l'odyssée d'un peuple jeté à la dérive et qui trouva sa planche de salut en forme de plats parfumés à l'ail, de tables à rami au bar de la Cilicie, allée des Grands-Pins à Marseille, ou dans d'autres bistros aux quatre coins du monde, où l'on buvait le raki fabriqué sur place pour boire à la santé des générations futures, faute de pouvoir lever son verre aux fantômes du passé, car alors le verre devenait trop lourd. Ce que raconte le livre n'était jamais qu'une mémoire partagée, unique à tous, miroir de chacun. Paradoxe d'ailleurs : récit de la recherche d'un soi individuel, il finit par la conclusion que nous sommes, au fond, tous les mêmes. « Je suis vous, chacune d'entre vous, je suis là parce que, malgré tout, vous avez cru à la vie. »

L'histoire d'une femme dans toute sa nudité

Histoire de tous, l'ouvrage reste cependant, irréductiblement, l'histoire d'une femme, livrée aux lecteurs dans toute sa nudité, celle qu'on offre à ceux qu'on aime, parents, enfants, compagnon et lecteurs, ces compagnons de l'ombre, et qui revendique cette mise à nu par l'image, dessinée puis peinte par le portraitiste-paysagiste Hovannès Haroutiounian, d'Erevan, comme pour signaler que le regard posé sur elle par elle-même devait s'accompagner de la vision de soi par un Arménien d'Arménie, en vue d'une pleine acceptation dans le cercle du peuple, parce qu'après avoir trouvé ici son point d'arrivée, là-bas se trouve le nouveau point de départ.



L'enlèvement. D'Hovannès Haroutiounian



L'adoration. Du même artiste.

« L'Arménie, c'est le cadeau d'anniversaire de mes cinquante ans... » (et des nombreuses années qui suivront, c'est sûr). Comme toujours la première fois, la terre retrouvée est celle de Tigrane le Grand en conquérant, de l'Ararat en velleur patriarcal, de la place de la

République en lieu de fête, des vieux sous les platanes en reliques de l'histoire et des linges à sécher aux fenêtres en drapeaux de liesse. L'Arménie révée, celle à laquelle on veut croire dès qu'on commence à croire en soi. Même retour de sens sur Marseille, le deuxième berceau, duplication méditerranéenne de l'Arménie, la mer en plus, comme pour affirmer là encore que tout lieu du monde est son propre paysage.

Une chandelle qui se métamorphose

Le livre a pour titre *Momig*. Autrement dit, en arménien, la petite chandelle, celle qui s'est allumée pour éclairer l'obscur intérieur et qui éclaire maintenant le sentier qui reste à parcourir. Pourtant, on peut filer la métaphore, car une petite chandelle, au moment même où elle produit sa lumière, fond lentement et la cire dont elle est faite, malléable et plus chaude au doigté, reprend sa forme originelle. Toute chandelle que l'on allume s'offre à une métamorphose. Et c'est bien d'une mutation qu'il s'agit : la lente transformation d'Isabelle Estournet, fille d'un Français de souche natif des Pyrénées en Isabelle Djehizian, petite-fille d'un émigré d'Adana. Et cette petite chandelle-là continuera sans doute à briller longtemps. En tout cas, espérons-le, pour le plaisir de tous, y compris celui des yeux. ■

René Dzagoyan